

Le terme « Seigneur » comme traduction de κύριος *kurios*

John BAINBRIDGE

Titulaire d'un diplôme d'études supérieures européennes de management de Reims (France) et d'un diplôme en théologie et études bibliques de la King's School of Theology, Oxford (Angleterre), l'auteur a été traducteur français-anglais, formateur en anglais et coordinateur national au service des églises persécutées en Afrique du Nord avec Portes Ouvertes.

Il est très difficile de concevoir la foi et la pratique chrétiennes sans la présence marquée du mot « Seigneur ». En effet, « le Seigneur » jalonne la Bible, la liturgie chrétienne, et l'éducation religieuse. Cependant, imaginer aujourd'hui quelqu'un remercier un autre par l'expression « merci, (mon) Seigneur », serait également inconcevable, même pour le chrétien ! Ce serait tout à fait déplacé en français courant, relevant d'un registre et d'une utilisation linguistique totalement inadéquats.

Pour comprendre cette incohérence, il faudrait mettre en lumière trois problèmes fondamentaux. En dehors des discours chrétiens, nous n'utilisons plus le mot « Seigneur/seigneur »¹ comme les grecs utilisaient κύριος *kurios*² (terme d'autorité que nous développerons par la suite). Cela se déclinera en une utilisation bien moindre et différente. Deuxièmement, il semble que nous ne remarquions pas cette évolution de l'utilisation de ce mot. Il faudra comprendre pourquoi. Troisièmement, des recherches dans la Septante dévoilent un désaccord grammatical entre « le Seigneur » et κύριος *kurios*.

Ces trois problèmes – l'utilisation, l'évitement et la grammaire – signalent collectivement que tout discours de « seigneurie » doit être réévalué pour nos traductions françaises. Cependant, cet article se doit aussi de proposer comment ce langage de « seigneurie » pourrait évoluer. Cet objectif est effectivement ambitieux mais il est fondamentalement nécessaire, non seulement pour mieux rendre κύριος *kurios* (et d'autres expressions d'autorité) mais aussi pour servir l'Église contemporaine au sens large. La traduction biblique pourra assurément tous nous aider à faire face au défi colossal de mieux véhiculer les thématiques d'autorité au cœur du message biblique pour une génération dépourvue de sens et de repères.

¹ Dorénavant, nous ne ferons allusion qu'à « Seigneur » plutôt qu'à « Seigneur/seigneur ».

² Afin de représenter au mieux les textes en grec de l'époque (écrits en onciales) et d'éviter une attribution trop arbitraire des lettres en majuscules ou en minuscules, cet article modifiera Κύριος en κύριος. Nous espérons que cela pourrait refléter l'uniformité de l'orthographe en question.

Le problème d'utilisation

Un problème d'utilisation se démasque lorsqu'on maintient « Seigneur » en traduction biblique selon une méthode dite « fonctionnelle » alors qu'elle dépend de la cohésion entre trois éléments apparemment incompatibles dans leur état actuel.

Les traductions fonctionnelles sont conduites par le sens contextuel : Généralement, nous voulons écarter nos traductions de toute méthode qui ne tient pas compte du sens contextuel. Le comité de pilotage de la NIV affirme ce positionnement : « une transmission précise du sens des textes bibliques requiert une prise en compte constante des sens contextuels variés des mots »³. Pourquoi ? Eugene Nida explique que c'est parce que : « la relation entre le récepteur et le message devrait être au fond la même que celle qui existait entre les récepteurs d'origine et le message »⁴. Si une telle équivalence est réussie, elle ne devrait donc en aucun cas être considérée comme inférieure à une équivalence plus formelle, ni moins fidèle qu'elle.

Une dépendance forte des traductions fonctionnelles de « Seigneur » est maintenue : Le nombre total de l'emploi du terme « Seigneur » (si on tient compte des traductions françaises qui l'emploient pour rendre יהוה *YHWH* et אֲדֹנָי *Adônai* telles que NFC, PDV, NBS, FC, TOB) et de *Lord* en anglais peut se situer autour des 7 500 à 8 000 pour traduire plusieurs mots grecs et hébreux de manière assez systématique. Dans la NIV nous constatons même un ajout de certains *Lords* « bonus » tels que *the Lord's people*. Pourquoi cet attachement au mot « Lord/Seigneur » ? Nous verrons cela un peu plus tard.

« Seigneur » a évolué : Admettons que « Seigneur » était un bon choix de la part de Guyart des Moulins lorsqu'il l'a choisi au 13^e siècle pour la première traduction en français. Cependant, si depuis cette époque médiévale-là, l'utilisation de « Seigneur » a évolué de sorte que la relation entre les récepteurs et le message est déformée, nous aurions trois éléments qui se côtoient mais qui sont incompatibles dans leur état actuel. Nous allons pouvoir affirmer que l'utilisation de « Seigneur » s'est non seulement effondrée, mais encore que le sens résiduel de ce mot a aussi évolué.

³ Traduction de l'auteur. « Accurate communication of the meaning of the biblical authors demands constant regard for varied contextual uses of words » (Committee on Bible Translation, *The Holy Bible, New International Version* preface, Grand Rapids, MI : Zondervan, 2011).

⁴ Traduction de l'auteur. « The relationship between receptor and message should be substantially the same as that which existed between the original receptors and the message » (Eugene Nida, *Towards a Science of Translating: With Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*, Leiden : Brill, 1964, p. 159).

Justification de l'évolution

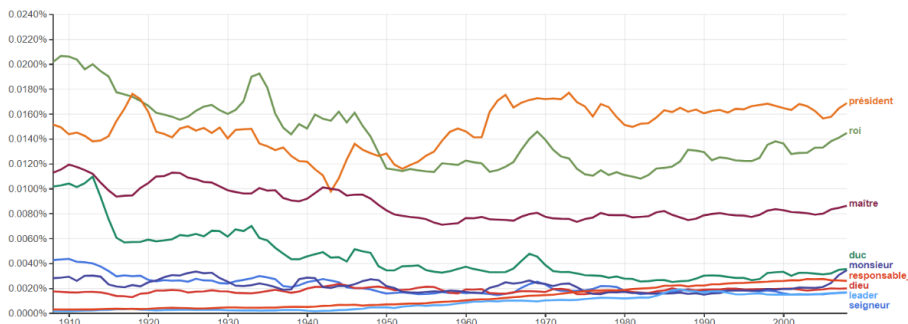
Il est possible de constituer un état des lieux initial par plusieurs mesures indépendantes.

D'abord, nous pouvons suivre l'utilisation d'un mot dans le temps par le service Ngram de Google. Voici « Seigneur » à son époque glorieuse, là où à la fin du 16^e siècle il représentait probablement autour des 0,08 % des mots publiés en livres.



Evolution de l'utilisation du terme « Seigneur » au fil des siècles

Cela peut sembler insignifiant, mais 8 utilisations sur 10 000 mots est tout à fait impressionnant par rapport à 2008, où « Seigneur » ne représente plus que 2 sur 100 000 mots. Si sur une échelle plus récente, nous comparons « Seigneur » à juste quelques autres titres d'autorité, nous verrons que « Dieu », « Roi », « Président », « Monsieur », « Maître », « Leader », « responsable » et « Duc » montrent un bien plus large éventail de possibilités de déférence, que ce soit par un terme récent ou plus ancien.



Evolution de quelques titres d'autorité 1908–2008

Bien évidemment, l'utilisation en livres ne peut fournir qu'un aperçu limité de l'utilisation générale (peut-être est-ce l'une des raisons pour laquelle Google a mis fin à ce service).

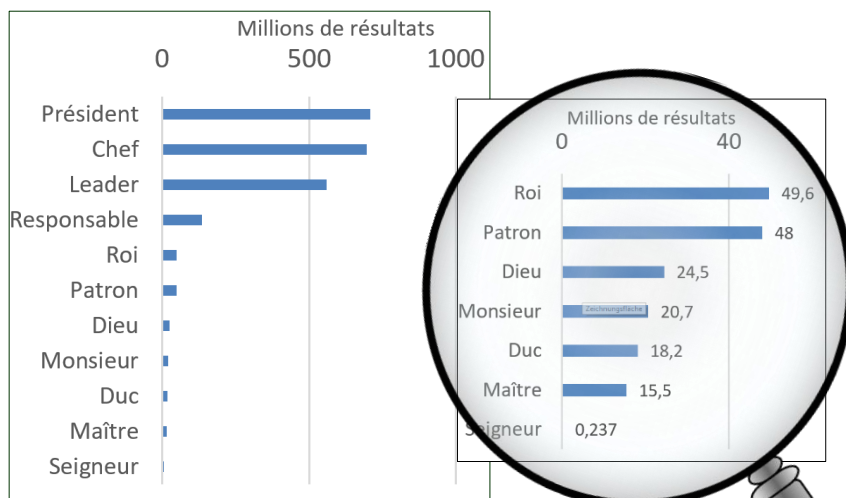
Une deuxième source, qui est plus à jour, peut nous procurer des informations intéressantes sur *Lord* – le mot équivalent en anglais qui souffre de la même problématique que « Seigneur ». Cette source nous permet d'obtenir une liste des 5 000 mots les plus utilisés dans des textes anglophones variés.

1 ^{er}	« the »
304 ^e	« president »
464 ^e	« leader »
2344 ^e	« boss »
2359 ^e	« king »
2376 ^e	« commander »
3302 ^e	« god »

Echantillons de classement linguistique selon wordfrequency.info

L'article définit *the*, « le/la », ne surprend pas en première place. *God*, « Dieu », est placé en 3 302^e position alors que *boss*, *king*, « roi », et *commander*, « commandant », partagent une position autour des 2 300. *President* et *leader* sont haut placés alors que ni *lord* ni *duke*, « duc », n'apparaissent dans cette liste.

Prenons les actualités comme troisième unité de mesure, un bon indicateur d'utilisation contemporaine à partir de la base de données Google Actualités.



Utilisation de titres d'autorité référencés par Google Actualités

La situation de « Seigneur » d'un point de vue contemporain paraît tout à fait catastrophique, même par rapport à l'effondrement déjà dramatique de *Lord*⁵.

Passons à la question de sens. Le sens de « Seigneur » et *Lord* est-il resté stable pendant ses 700 dernières années en traduction biblique ? Un consultant en traduction biblique souligne cette question de sens : « la formulation de “le SEIGNEUR” n'a du sens qu'en fonction de la langue source... elle transgresse donc de manière flagrante le principe le plus fondamental en traduction fonctionnelle »⁶. Il a presque raison. Une autre approche est de poser la question, comment le sens de « Seigneur » a-t-il évolué pendant les 700 années de traduction biblique en français ?

Un retour rapide aux actualités dévoilera leur utilité aujourd'hui : en Angleterre, un titre politique vieilli britannique qui démissionne en raison du Brexit ou un terrain de cricket très connu qui s'appelle « Lord's ». Ce qui dérange peut-être le plus c'est qu'en français comme en anglais, la prépondérance de cet usage semble se centrer sur des personnages méchants dans les histoires fantastiques, comme Le Seigneur des Ténèbres de *Harry Potter* (Voldemort), Les Seigneurs Noirs des Sith de *Star wars* (comme Dark Vador), *Le Seigneur des Anneaux*, et ainsi de suite. Pire encore, les connotations négatives ne se limitent pas à des histoires de fiction. En anglais on connaît bien des *drug lords*, « barons de la drogue », *war lords*, « seigneurs de guerre », et *overlords*, « suzerains ». Où sont les références à des seigneurs qui sont positives ou même neutres pour désigner une déférence à une autorité ?

En fonction de mesures modernes et indépendantes, l'emploi moderne de « Seigneur » et *Lord* a gravement diminué et évolué en sens. Etant donné les résultats préliminaires, est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt se poser la question suivante : combien de la survie résiduelle de « Seigneur » se fait grâce à des personnages méchants ? Sinon, une autre question intéressante à se poser : si certains termes plus anciens survivent, malgré de grosses pertes d'utilité, n'ont-ils pas diminué aussi en raison d'une prolifération de titres et d'expressions d'autorité ?

⁵ À titre d'exemple, *Lord* rend environ 92 millions de résultats face aux 664 millions pour « King ». Une comparaison avec des résultats provenant du site du journal *Le Monde* révèle des différences entre « Seigneur » et « Roi » moins pointues, mais les usages de « Seigneur » (20 600) dans ce journal ne valent tout de même qu'un cinquième des mentions de « Roi » (138 000).

⁶ Traduction de l'auteur. « The formulation 'the LORD' has meaning only in relation to the source language... it thus flagrantly infringes the most basic principle of functional equivalence translation ». Paul Ellingworth, « The Lord – Functional Equivalence? », *The Bible Translator* 41.3 (1990), pp. 345–350, p. 349.

Où se trouverait le compromis ?

Quoiqu'il en soit, notre évaluation initiale de ce premier problème d'utilisation de « Seigneur » nous indique un triangle d'éléments tout à fait impossible :

- a) Le positionnement des traductions en faveur du sens contextuel,
- b) Le renforcement du langage de « seigneurie »,
- c) L'évolution effective de « Seigneur ».

Les trois ne peuvent pas être vrais simultanément⁷. Comment pourrait-on les rendre compatibles ? Par où le compromis doit-il s'opérer ? a) ne devrait nous poser aucun problème tel quel (et un compromis à ce niveau risquerait de remettre en question la raison d'être de la traduction fonctionnelle). c) est un constat sociolinguistique simple, auquel on ne peut strictement rien. Seulement b) semble permettre le compromis acceptable, à savoir repenser la tradition renforcée de langage de « seigneurie » comme outil unique pour communiquer toutes les idées de déférence et de respect désignées dans les langues d'origine.

Mais en premier lieu, pourquoi personne ne se préoccupe de ce problème d'utilisation ? Pourquoi « Seigneur » et *Lord* sont-ils exemptés de la méthode fonctionnelle ? Cela paraît être un problème à part.

Le problème de la préservation de la sainteté

Une chose est claire : ce mot « Seigneur » est porteur d'une résilience assez extraordinaire au sein du christianisme. Qu'est-ce qui pourrait le protéger de toute remise en cause ? Plusieurs facteurs se sont accumulés au cours du temps, mais il y a un principe qui domine l'ensemble : la résilience trouve sa racine dans le désir de préserver ce qui est saint, de manière générale et de manière spécifique.

Une préservation sainte générale

Si quelque chose est perçu par une personne ou par une communauté comme sainte, alors il existe *de facto* une responsabilité de la respecter, la retenir, la célébrer et la préserver. Les exemples ne sont pas difficiles à identifier. Prenez la perception islamique du coran – chaque mot en arabe est considéré comme un énoncé divin, émanant directement d'Allah. Certaines tournures complexes de la grammaire arabe sont même définies par des particularités de la version coranique canonisée.

⁷ *a+b vrais* : les traductions bibliques modernes ont dû suivre une tendance culturelle à exprimer presque toute forme de déférence par « seigneur » et/ou parce que κύριος *kurios* n'était qu'un nom propre, ce qui serait difficile de varier. *a+c vrais* : les traductions bibliques modernes n'utilisent « seigneur » presque plus. *b+c vrais* : le décalage entre les utilisations biblique et contemporain n'est pas grave puisque les traductions bibliques modernes ne visent pas à fournir des traductions fonctionnelles.

Dans le christianisme, l'idée d'une préservation sainte est aussi très forte. Dans la suite de la réformation, l'église catholique a été sous pression afin de réaffirmer sa légitimité biblique et ses origines apostoliques. Voici comment elle a réagi :

Les annales Ecclesiastici de Cesare Baronio se sont présentées sous forme de 14 000 colonnes de texte en support d'un principe s'articulant en deux mots : *semper eadem* – à jamais pareil⁸.

À jamais pareil, ne pas toucher ! Voilà ce que l'histoire nous enseigne sur les perceptions de la sainteté. Ce constat est bien évidemment en cohérence avec les textes bibliques eux-mêmes qui sont auto-sanctifiants. Dans son Apocalypse et au dernier chapitre, Jean met ses lecteurs en garde ainsi :

Si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu lui ajoutera les fléaux décrits dans ce livre ; et si quelqu'un enlève quelque chose aux paroles du livre de cette prophétie, Dieu enlèvera sa part de l'arbre de la vie et de la ville sainte décrits dans ce livre. (Apoc 22.18-19 SG21)

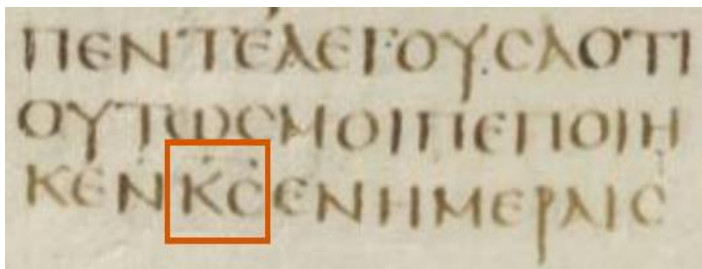
Une préservation sainte spécifique

Le contexte général de sainteté et son lien avec la préservation prépare tout d'abord une résilience générale des traductions et discours chrétiens. Dans un deuxième temps, il convient de saisir un procédé qui a touché la résilience du mot « Seigneur » spécifiquement. Ce procédé a rendu cette appellation encore plus sainte et, par conséquent, l'a placée parmi les termes qui doivent par-dessus tout être préservés.

Il s'agit de la coutume de l'Église primitive de modifier l'écriture de certains mots pour désigner visuellement une sainteté toute particulière. On appelle ces mots des *nomina sacra* (« noms sacrés »). La pratique consistait à contracter le mot de telle sorte que seulement les lettres du début et de la fin étaient conservées, puis à tirer un trait par-dessus pour y mettre visuellement un accent. Alors que cette pratique se manifeste dans les manuscrits existants les plus anciens avec juste trois ou quatre termes (dont κύριος *kurios*), elle s'est développée par la suite pour inclure une quinzaine de mots chrétiens sanctifiés. D'ailleurs, la pratique s'est préservée également dans les premières traductions en latin, copte, slavonique et arménien. En latin, par exemple, cela donne « DNS » à la place de *dominus* (« Seigneur »). Chaque scribe a compris le principe et a procédé à le mettre en œuvre des milliers de fois⁹.

⁸ Traduction de l'auteur. « The Annales Ecclesiastici of Cesare Baronio [were organized into] 14,000 columns of text in support of a two-word thesis: *semper eadem*—ever the same » (S. Ditchfield, *Liturgy, Sanctity and History in Tridentine Italy*, Cambridge : University Press, 1995, p. 6).

⁹ Si le nombre de manuscrits survivants se trouve autour des 20 000, le nombre de *nomina sacra* rédigés dépassera sûrement toute estimation au vu de notre ignorance quant au nombre réel de manuscrits réalisés historiquement.



Le *nomen sacrum* ΚΩ à Luc 1.25 est la contraction de κύριος *kurios* en Codex Sinaiticus (4^e siècle). Source : www.codexsinaiticus.org

Quels rôles jouent ces *nomina sacra* ? Larry Hurtado met en valeur des aspects trop souvent mis de côté, à savoir le caractère visuel et dévotionnel de la pratique :

Les *nomina sacra* avaient pour objectif de transcrire visuellement une dévotion religieuse. Ce sont des phénomènes textuels avec une fonction iconographique¹⁰.

Les scribes chrétiens ont donc fixé les *nomina sacra* pendant 1 500 ans comme pratique dévotionnelle pour célébrer et renforcer l'autorité de Dieu et du Christ dans une sainteté absolue.

Face à une histoire de sanctification tellement riche, de préservation et de représentation visuelle percutante, les traductions ultérieures ont porté le même désir saint de préserver. Une fois établis, les termes traduits se sont avérés lents voire impossibles à faire évoluer, tel que nous l'observons avec « Seigneur » et *Lord*, alors même que la langue cible continue d'évoluer de manière si importante.

Cet effet est tellement remarquable qu'il semble continuer à convaincre des comités de traduction à focaliser leurs efforts en traductions fonctionnelles ailleurs. Cela peut expliquer pourquoi nous ne remarquons pas les problèmes d'utilisation de ce terme et pourquoi, en anglais et en allemand en tout cas, les traductions *the Lord* et *der HERR* sont justifiées au mieux par un appel à « une longue tradition »¹¹.

¹⁰ Traduction de l'auteur. « The *nomina sacra* were intended to register religious devotion visually. They are textual phenomena with an iconographic function » (Larry Hurtado, *Lord Jesus Christ: Devotion to Jesus in Earliest Christianity*. MI/Cambridge, UK : Wm. B. Eerdmans, 2003, p. 627).

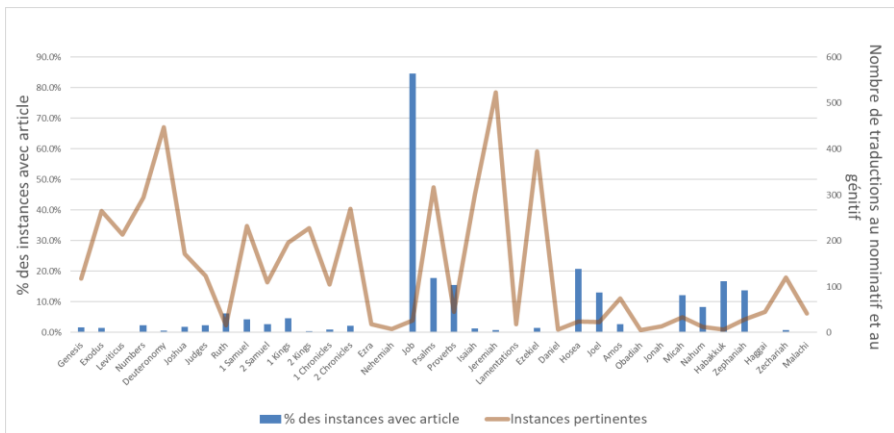
¹¹ L'édition allemande *Die Bibel in heutigem Deutsch mit Erklärungen und Bildern* (Stuttgart : Deutsche Bibelgesellschaft, 1983) justifie *der HERR* de cette façon et la NIV Bible d'étude est similaire. Ellingworth, *ibid.*, p. 348.

Le problème grammatical

Dans l'introduction nous avons évoqué un troisième problème d'ordre grammatical qui porte sur « le Seigneur » (« l'Éternel » est également concerné).

La Septante témoigne d'une pratique au sein de la traduction en grec de יהוה *YHWH* (le « tétragramme ») – le Nom de Dieu par excellence – tout à fait particulier. La glose retenue, κύριος *kurios*, manque bizarrement d'article : les spécialistes l'affirment déjà pour certains livres¹².

Puisque cette pratique n'a été documentée que partiellement, on devrait s'intéresser plus à savoir à quel point elle a été appliquée par l'ensemble des traducteurs de la Septante. L'étude actuelle intègre donc pour la première fois l'intégralité des traductions de יהוה *YHWH* en grec pour répondre à ce besoin. Voici ses résultats en synthèse :



L'omission de l'article devant la glose grecque du tétragramme, par livre dans la Septante

¹² L. Perkins, « KYPIOS—Articulation and non-Articulation in Greek Exodus », *Bulletin of the International Organization for Septuagint and Cognate Studies* 41, Eisenbrauns, 2008, pp. 17–33 ; Albert Pietersma, « Kurios or Tetragram: A Renewed Quest for the Original Septuagint » in *De Septuaginta: Studies in Honour of John William Wevers on his Sixty-fifth Birthday*, sous dir. Albert Pietersma et Claude E. Cox., 1984, pp. 85–101 ; M. Rösel, « The Reading and Translation of the Divine Name in the Masoretic Tradition and the Greek Pentateuch », *Journal for the Study of the Old Testament* 31 (2007), pp. 417–419 ; E. Tov, « The Greek biblical texts from the Judean desert » in *Hebrew Bible, Greek Bible, and Qumran: Collected Essays*, sous dir. Peter Schäfer, Annette Y. Reed, Seth Schwartz et Azzan Yadin, Mohr Siebeck, 2008, pp. 339–64 ; J.W. Wevers, « The Rendering of the Tetragram in the Psalter and Pentateuch: A Comparative Study » in *The Old Greek Psalter: Studies in Honour of Albert Pietersma*, sous dir. Robert J. V. Hiebert, Claude E. Cox et Peter J. Gentry, Sheffield : Sheffield Academic Press, 2001, pp. 21–35.

L'omission d'article en chiffres :

- Nombre de יהוה *YHWH* classifiés : 6 894.
- Nombre de gloses de יהוה *YHWH* au nominatif (κύριος *kurios*) et au génitif (κυρίου *kurion*) : 4 867, dont 4 705 (96,7 %) où l'étude montre que l'article en grec est omis.
- Le livre de Job est un cas aberrant.
- Même lorsqu'on tient compte des cas accusatif et datif, 5 243 sur les 5 913 (88,7 %) traductions de יהוה *YHWH* en κύριος/κυρίου/κύριον/κυρίω *kurios/kuriou/kurion/kuriô* sont sans article (ὁ/τοῦ/τὸν/τῷ *ho/tou/ton/tô*)^{13†}.

A part Job (où le traducteur a employé l'article devant κύριος *kurios* normalement), nous pouvons observer une réelle régularité dans la pratique de l'omission de l'article, surtout dans les cas grecs les plus importants (pour des raisons internes¹⁴ au grec, le koinè pouvait obliger les traducteurs à fournir l'article pour un nom propre dans certains contextes même si le principe de base reste de l'omettre)¹⁵. La petite exception de Job met fortement en lumière la tendance globale.

Ces résultats nous permettent de constater d'abord que la pratique d'omettre l'article ne se limite pas à quelques portions de l'AT. Elle concerne toute la Septante, malgré des affirmations contraires et non-fondées dans la littérature¹⁶. Vu à ce niveau c'est vraiment un résultat remarquable, surtout à la lumière du fait qu'autant de traductions en français (et dans d'autres langues ayant une longue tradition chrétienne) sont obligées d'ajouter l'article défini devant « Seigneur » (ou « Éternel »)¹⁷.

¹³ Chiffres à l'exclusion de Job. La différence entre le nombre d'instances de traductions directes de יהוה *YHWH* en κύριος *kurios*, κυρίου *kuriou*, κύριον *kurion* et κυρίω *kuriô* et le nombre total d'instances de יהוה *YHWH* pris en compte s'explique par la mise à l'écart des 31 traductions en Job, les 367 traductions au vocatif (κύριε *kurie*) et les instances où le texte de la LXX s'écarte de l'hébreu massorétique.

¹⁴ Perkins, *ibid.*, p. 19.

¹⁵ Les traductions au nominatif et au génitif constituent à peu près 83 % des cas. LXX Deutéronome est régulier dans l'omission de l'article à travers tous les cas, ce qui suggère peut-être un rôle innovateur de ce traducteur dans la méthodologie de traduction du tétragramme. Il n'a ajouté l'article que 6 fois sur 336 au nominatif et ne l'utilise jamais pour les 188 fois au génitif, les 38 fois à l'accusatif et les 36 fois au datif.

¹⁶ Par exemple, Ellingworth affirme que « les éditions actuelles de la Septante donnent 'ho kurios' » (*ibid.*, p. 346) ; et l'explication donnée par la RSV en anglais de revenir du « Jéhovah » à « the LORD » était que l'utilisation d'un nom propre serait entièrement inappropriée pour le Dieu unique (*ibid.*, p. 347).

¹⁷ Même les traductions modernes en grec sont concernées, voir ci-dessous.

Deuxièmement, cette pratique faisait fonctionner κύριος *kurios* comme un nom propre¹⁸. Nous pouvons ainsi postuler que κύριος *kurios* permettait aux juifs grécophones de préserver le caractère tout à fait remarquable d'un nom propre divin alors que κύριος *kurios* devrait normalement porter l'article.

Ce contraste grammatical entre les langues bibliques et le français en rendant le tétragramme veut dire qu'il est peu probable que des Juifs hébraïques ou grecs auraient été très à l'aise avec le « le » de « le SEIGNEUR » (peu importe les problèmes d'utilisation de « Seigneur »). S'ils étaient là aujourd'hui, dotés d'une connaissance basique du français parlé au 21^e siècle, comment réagiraient-ils ? Peut-être qu'ils diraient :

la traduction doit montrer qu'il s'agit d'un nom propre, alors pourquoi mettez-vous tous ces articles devant « SEIGNEUR » ou « Éternel » ? Si le mot est tellement important pour vous, ne pourriez-vous pas simplement supprimer l'article ?! Vous devriez donc dire : « le nom d'Éternel » ou « le nom de SEIGNEUR », « nous sommes le peuple de SEIGNEUR », « la main de SEIGNEUR a fait ceci ou cela ». Cela nous conviendrait bien.

Au point de vu grammatical au moins, « Seigneur » ne serait plus le porteur du Nom, il serait le Nom. S'exprimer de cette sorte est pourtant impossible en français. Désolé, chers Juifs de l'antiquité, cela ne marchera pas.

Ce n'est que dans un deuxième temps que nous pouvons peut-être réaliser que peut-être ni « le SEIGNEUR » ni « l'Éternel » ni *the LORD* ne sont les meilleures traductions pour יהוה *YHWH*, puisque ces titres-là nécessitent normalement des articles¹⁹ alors que dans la koinè de la Septante²⁰, κύριος *kurios* ne connaissait pas cette contrainte.

Comment s'est-elle perdue, cette préservation soigneuse du caractère de nom propre dans nos traductions ?

Avant d'entamer une analyse historique, il semble important de reconnaître que la fonction du tétragramme ne doit pas être entièrement perdue en français. Dans le christianisme francophone, « le Seigneur » est perçu comme l'épicentre, le foyer de la foi, et le terme est profondément lié à la dévotion, l'autorité et même à l'affection.

¹⁸ « The Greek translator of Exodus normally glossed יהוה as κύριος, thus making it the equivalent of יהוה and requiring it to function as a proper name » (le traducteur grec d'Exode glosait normalement *Yahweh* comme κύριος *kurios*, ainsi il rendait ce dernier comme l'équivalent à יהוה *Yahweh* et l'a obligé de fonctionner comme un nom propre). Perkins, *ibid.*, p. 17.

¹⁹ Sauf au vocatif : « Seigneur, prends pitié », par exemple.

²⁰ Nous ne parlons donc pas du Grec littéraire des grands classiques d'antiquité. Voir Jan Joosten, « Varieties of Greek in the Septuagint and New Testament », in *The New Cambridge History of the Bible From the Beginnings to 600*, Cambridge : CUP, 2013, pp. 22–45.

https://www.academia.edu/32597107/Varieties_of_Greek_in_the_Septuagint_and_the_New_Testament. p. 25.

D'une certaine manière, pour que sous les soins de traducteurs bien compétents et motivés une traduction biblique survive à tant de siècles, c'est qu'une partie de la fonction symbolique d'origine s'est infiltrée, peut-être comme « ancre » ou « point de ralliement » psychosocial²¹. Il y existerait peut-être même une préservation partielle du nom propre par la tradition : le lexique Louw-Nida décrit *the LORD* comme proche des « titres descriptifs de Dieu . . . ce que deviennent souvent des noms »²². Ces éléments reconnus, on n'enlève toutefois rien de la problématique posée par les recherches présentées, qui exigent une explication et une réponse.

Pour répondre donc à la question de la perte grammaticale, nous commençons par rappeler que tous les traducteurs de la Bible se situent dans une certaine chronologie. Suite à la préservation sainte du nom de Dieu en κύριος *kurios*, les traductions latines (dont les multiples traductions de Jérôme du 4^e siècle sont les plus associées), se font influencées par les textes en hébreux et en grec (de la Septante et du NT). Elles retiennent un équivalent de κύριος *kurios* : *dominus*, mais la question de l'article ne se pose pas parce que le latin n'a pas d'article !

Lorsque les traducteurs médiévaux comme Guyart des Moulins et John Wycliffe ont réalisé leurs traductions innovatrices en français et en anglais, ils semblent avoir ignoré cet enjeu grammatical. Ils ont naturellement identifié leur texte source dans les versions latines de La Vulgate, traduction sainte tellement dominante dans l'Église occidentale de l'époque. Ils ne voyaient que *dominus* (ou DNS).

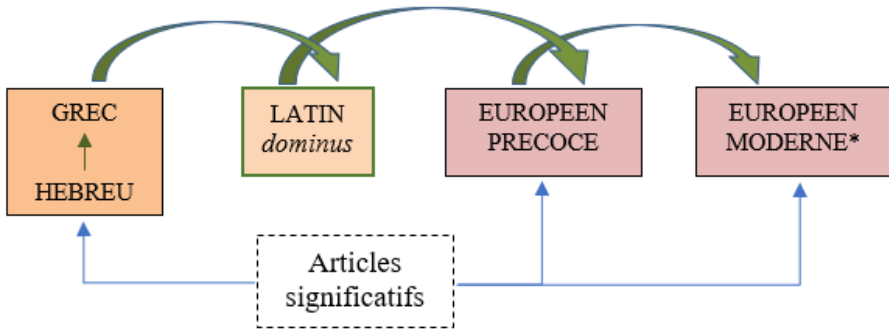
Deux ou trois siècles plus tard à la Réforme, on retrouve Olivétan, premier traducteur français à proposer l'innovation de « l'Éternel », qui semble toutefois être influencé par ses prédécesseurs et contemporains du point de vue grammatical, même s'il laisse de côté la traduction « Seigneur » pour rendre le tétragramme. Depuis, cette innovation tient mais, sans doute sous l'influence d'une résilience forte de « the LORD »²³ dans le christianisme anglophone, nous pouvons détecter un retour progressif vers « le Seigneur » (rappel : NFC, PDV, NBS, FC, TOB).

On pourrait supposer que la traduction de κύριος *kurios* en *dominus* en latin autour du 4^e siècle tient les clés de la réponse. Les traductions médiévales ont généralement cherché des équivalents à *dominus* et n'ont pas connu le caractère personnel que son prédécesseur a pu préserver en omettant l'article. Au contraire, elles ont posé le cadre grammatical pour les traductions ultérieures.

²¹ J. Edwards, *Language and Identity: An Introduction*, Cambridge : Cambridge University Press, 2009, pp. 2, 55.

²² Traduction de l'auteur. « Descriptive titles for God . . . which often become essentially names ». Citation à partir d'Ellingworth, *ibid.*, p. 349.

²³ Mais aussi de « el SEÑOR » (en espagnol), « O SENHOR » (en portugais), « il SIGNOR » (en italien), etc.



A la quête de la perte du nom propre (afin de retracer l'histoire de la présence de l'article, par « moderne » nous voulons dire depuis la réformation.)*

Les traductions en grec moderne témoignent paradoxalement de cette histoire. Peut-être que, au regret ou embarrassés de voir ces milliers d'articles qui « manquent », se sont-elles données la tâche de « corriger » ce manque ? Par exemple, en Lév 24.22c on lit « je suis l'Éternel, votre Dieu ». Voyons la différence entre la Septante et une version en grec moderne :

ἐγὼ εἰμι κύριος ὁ θεὸς ὑμῶν
egô eimi kurios ho theos humôn (LXX)

εγὼ εἶμαι ὁ Κύριος ὁ Θεός σας
egô eimai ho kurios ho theos sas (Filos Pergamos)

Ces milliers de « corrections » vont en contresens direct de ce que les premiers traducteurs grecs voulaient tant préserver : le caractère de nom propre divin de יהוה YHWH. En effet, comme pour le traducteur du livre de Job, des Moulins, Wycliffe et Olivétan et de très nombreuses traductions aujourd'hui, cette subtilité importante des premiers traducteurs semble avoir échappé à quasiment tout le monde et on retrouve une cause probable auprès du passage de la traduction biblique par une langue qui n'a pas d'articles, le latin.

Nous avons donc pu parcourir les trois problèmes auxquels nous devons faire face en considérant « le Seigneur » comme traduction pertinente pour יהוה YHWH et κύριος *kurios*. Il s'agit du problème d'utilisation de « Seigneur », du problème de sa résilience sainte et du problème de sa grammaire. Il est impératif que nous continuions la réévaluation, mais une question importante demeure : comment diminuer notre dépendance linguistique à l'égard de ce mot ?

Représenter κύριος *kurios* contextuellement

Nous devrions ramener κύριος *kurios* au principe fiable du sens contextuel, principe que de nombreuses traductions affirment. En vue de la résilience prononcée de « Seigneur », « Éternel » et *Lord*, il est impératif de commencer par une démarche de sensibilisation comme nous venons de l'initier. En premier lieu, il faudrait en discuter avec des acteurs concernés, faire monter l'importance de la question. Cela fait partie intégrante de la méthode et n'est pas accessoire ! Ce n'est que comme cela que nous pouvons espérer obtenir de ces acteurs une certaine souplesse et ouverture d'esprit. Il faudrait ensuite leur transmettre de l'espérance, car il est réaliste de mieux faire. Nous devons nous éloigner de l'impossibilité décourageante de simplement retraduire « Seigneur » pour s'approprier une méthode que nous connaissons et en laquelle nous avons déjà confiance. C'est mieux. C'est mieux puisque, d'une part la méthode fonctionnelle reflète les utilisations diversifiées de κύριος *kurios* et d'autre part, elle permet d'intégrer les mécanismes actuels de déférence dans les langues cibles comme le français et l'anglais.

Délimitation du champ d'application de κύριος *kurios*

Il est largement temps de rendre explicite le champ d'application de κύριος *kurios*. Le périmètre de David Capes est très clair :

Comme le mot hébreu *adôn*, le mot grec *kurios* est employé en rapport à des référents humains et divins. Dans l'antiquité gréco-romaine, le mot s'employait de manières différentes : comme une formule de politesse ; pour s'adresser à des maîtres ou des propriétaires de biens, tels que les esclaves, les maisons, les affaires ou le terrain ; pour exprimer la divinité de ceux qui gouvernaient ; et envers les dieux. Les mêmes usages ont été adoptés dans le Nouveau Testament²⁴.

Les mêmes usages ont été adoptés dans le NT ! De notre point de vue cela pourrait paraître presque impossible, qu'un simple mot puisse s'employer autant. C'était un véritable « couteau suisse » pour toutes les situations nécessitant une forme de déférence. Une fois la déférence signalée (souvent par κύριος *kurios*), le contexte ainsi qu'un ensemble de signaux contextuels contribuaient à clarifier la

²⁴ Traduction de l'auteur. « Like the Hebrew word *'adôn*, the Greek word *kyrios* is employed with regard to divine and human referents. In Greco-Roman antiquity the word was used in various ways: ...as polite address; toward masters or owners of property including slaves, houses, businesses, or land; to express the divinity of rulers; and to the gods. The same patterns of usage are reflected in the New Testament » (D.B. Capes, *The Divine Christ: Paul, The Lord Jesus and the Scriptures of Israel*, Grand Rapids, MI : Baker Academic, 2018, p.7). Capes aurait pu préciser aussi la nuance de déférence envers des êtres célestes tels que les anges, voir Act 10.4; Apoc 7.14. D'ailleurs, l'auteur aurait pu signaler la déférence d'une épouse envers son époux (1 Pi 3.6).

nature de cette déférence. La délimitation du champ d'application s'ouvre donc à des formes de politesse et de déférence très élargies.

La déférence dans la langue cible

Alors que « Seigneur » a radicalement évolué, la politesse et la déférence restent un phénomène sociologique de très grande importance. Il est vrai qu'il n'existe plus de couteau suisse en français ou en anglais pour l'exprimer, mais cela ne devrait pas nous perturber. Il faudrait simplement que nous utilisions nos moyens actuels de véhiculer la déférence compris dans κύριος *kurios*, en fonction de chaque contexte donné.

D'abord, de manière générale, les sociologues ont essayé de synthétiser le phénomène de la déférence de différentes façons, mais l'approche de Brown et Levinson (1987)²⁵ reste un repère incontournable.

Il s'agit de véhiculer l'idée que l'auditeur ou référent a un statut social supérieur à celui du locuteur, soit en s'humiliant lui-même, soit en élevant le référent²⁶. La déférence et la politesse peuvent également être stratégiques pour éviter ou atténuer ce qu'on appelle les FTA : *Face Threatening Acts* (« les actions qui risquent de faire perdre la face ») et cela va au-delà d'un simple titre.

Comme nos langues, les transactions sociales et même leurs analyses sont bien évidemment en évolution perpétuelle. Dans les années 80, le domaine a su développer l'analyse du rôle des adresses généralisées envers des inconnus tels que « monsieur », « madame », et les choix des pronoms personnels tels que « tu » et « vous ». Nous avons commencé à comprendre l'importance des formules qui expriment la modestie (« avec tout le respect que je vous dois »), le regret ou l'humilité, tels que « je sais que ce n'est pas beaucoup », et même de l'hésitation et de la tonalité de la voix²⁷. Les recherches les plus récentes intègrent des analyses de la communication non-verbale²⁸ mais d'autres encore sont nécessaires pour comprendre la déférence comme phénomène social sur les nouvelles plateformes comme les médias sociaux, par les émoticônes, les mêmes Internet, et ainsi de suite.

²⁵ Penelope Brown and Stephen C. Levinson, *Politeness: Some universals in language usage*. Cambridge : Cambridge University Press, 1987.

²⁶ *Ibid.*, p. 94. Jean-Baptiste nous poserait donc le cadre de la déférence par excellence en Jean 3.30 : « Il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue » (SG21).

²⁷ Brown et Levinson, *ibid.*, p. 94.

²⁸ Comme le contact visuel : voir Akechi H, Senju A, Uibo H, Kikuchi Y, Hasegawa T, Hietanen JK, *Attention to Eye Contact in the West and East: Autonomic Responses and Evaluative Ratings*, *PLoS ONE* 8.3 (2013) e59312 <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0059312>.

Cependant, nous devrions aussi étudier la manière dont les auteurs d'aujourd'hui réintègrent ces mécanismes dans la rédaction de leurs récits.

Au fur et à mesure du déblaiement du terrain, et parallèlement à d'autres consultations essentielles²⁹, notre compréhension croissante nous poussera à traduire en faisant appel à nos multiples formes de déférence. Imparfaitement ? Bien sûr, les Écritures sont souvent très denses, comme nous le savons tous. Mais les options textuelles que nous pouvons développer pour κύριος *kurios* seront moins aplaties que « Seigneur » et *Lord* l'ont été et contribueront à ramener nos traductions de ce terme à la méthode fonctionnelle adoptée déjà ailleurs³⁰.

Proposition d'une méthodologie³¹

Il reste donc à démontrer à quoi tout cela pourrait ressembler, à savoir que ce ne sont pas des promesses en l'air !

Pour la délimitation d'une telle proposition, il est souhaitable de suivre l'idée générale de Nida selon laquelle les langues diffèrent dans leurs manières de segmenter les idées et suivent alors une segmentation en fonction du type de déférence repéré. En réfléchissant donc à la manière dont les segmentations ou regroupements apparaissent naturellement, nous pouvons distinguer huit scénarios typiques de traduction de « Seigneur ». En nous basant sur les observations résumées aujourd'hui, examinons rapidement un petit nombre d'options contextualisées pour κύριος *kurios*³².

²⁹ Expertises techniques : dans l'exploitation du potentiel des plates-formes de plus en plus diversifiées de communication du message biblique ; les dernières recherches sur les études pauliniennes et d'autres spécialistes des études NT pour déterminer l'intention de l'auteur biblique ; des réévaluations claires des profils cibles par les traducteurs et leurs comités ; des modèles de narration plus représentatifs des récits contemporains...

³⁰ Non-retenues, peut-être, par les contraintes de la préservation sainte spécifique (voir ci-dessus), les traductions de οἱ Ἰουδαῖοι *hoi Ioudaioi* (« les juifs ») représentent un exemple d'une approche généralement plus sensible au contexte. Voir résumé par Paul Ellingworth, « Translating the Language of Leadership », *The Bible Translator* 49.1 (1998), pp. 126–138, pp. 128–129.

³¹ Sauf indication contraire, les exemples en français sont des adaptations de la SG21 selon la méthode proposée.

³² Les options sont tirées de la proposition complète pour le NT fondée sur cette méthode dans sa version anglaise. John Bainbridge, *New Testament 'Lord' Retirement Program—684 Challenges Met Head On! 1 (Matthew–Colossians)*, 2018-20 [draft]

<https://docs.google.com/document/d/1UwYMuP9kRp1ds6rYpJcCp1U3tduyukhAUav8K5fEBd0/edit?usp=sharing>
New Testament 'Lord' Retirement Program—684 Challenges Met Head On! 2 (1 Thessalonians–Revelation)

https://docs.google.com/document/d/1R3nThkCvaUuyY3s_Dcgf_ZHmlBaa_3Lyt3OJkiAnSJM/edit?usp=sharing

Le tétragramme

Représenter le tétragramme en traduction a été une tâche difficile pour mettre en accord l'ensemble des traducteurs de l'ancien testament, et « ne s'associe à aucune catégorie normalement employée pour distinguer entre les types de traduction », que cela soit des objectifs d'équivalence formelle ou fonctionnelle, de langage littéraire ou d'usage³³. Notre projet, de démontrer la faisabilité d'une approche nécessairement conduite davantage par le contexte, n'aurait donc pas à s'inquiéter d'une filiation particulière. Au contraire, nous sommes en plein droit de poser d'autres questions, telle que : est-ce que la représentation de יהוה *YHWH* en considération reflète les choix des premiers traducteurs de la Bible ? Du premier au 3^e siècle av. J.-C. nous avons vu comment les traducteurs de la Septante ont représenté le tétragramme³⁴, alors pourquoi ne pas faire de même et s'ouvrir à des termes d'autorité pouvant servir à la fois de nom divin et de titre ? Ce choix-ci, on pourrait bien argumenter, nous permet un minimum de distorsion.

Eugene Peterson (qui a également manifesté le souci de réévaluer l'aptitude de *Lord*) dans sa traduction *The Message* nous fournit une solution simple et élégante qui correspond bien à ces critères : « GOD » (« DIEU »). « DIEU » peut être à la fois un nom divin et un titre, et en tant que tel est décrit dans le lexique Louw-Nida comme « le nom propre le plus commun pour Dieu » alors que « *the LORD/the Lord* est un nom secondaire ou de remplacement s'il est employé de manière absolue ; il est un titre s'il est qualifié »³⁵. « DIEU » est effectivement facile à comprendre et il est utilisé dans la société au sens large, tandis que l'utilisation des petites majuscules

³³ Traduction de l'auteur. « [L'approche adoptée pour représenter le tétragramme en traduction] cuts across all the categories normally used to distinguish between types of Bible translation ». Ellingworth, « The Lord », pp. 343-4.

³⁴ Cela devrait être noté que la forme préchrétienne grecque fait l'objet d'un débat. Il est certain que le judaïsme hellénistique connaissait plusieurs pratiques à cet égard. Cependant, le débat marginalise souvent un point essentiel : pour que les auteurs judéo-chrétiens du milieu du premier siècle ap. J.-C. puissent associer le tétragramme avec le κύριος *kurios* Jésus (par exemple, Rom 10.9, 13), serait nécessaire une familiarité répandue et préétablie de κύριος *kurios* comme glose du tétragramme. Cela rend la notion défendue par certains que la glose κύριος *kurios* soit une innovation chrétienne impossible. Etant donné le relativement faible nombre d'adhérents au mouvement chrétien dans les années 50 lorsque les premiers écrits ont été faits (le premier qui fait allusion au tétragramme comme κύριος *kurios* paraît être 1 Cor) et l'énormité de la Septante, il n'y a ni le temps ni une raison suffisante pour la communauté chrétienne à réécrire de manière si uniforme les écritures grecques qu'ils lisaient. En effet, ils auraient sans doute ressenti la même compulsion que les autres juifs, à savoir de préserver ce qui est saint (surtout ce qui est très saint) et non de le modifier.

³⁵ Traduction de l'auteur. « the most common and natural proper name for God » et « 'the LORD/the Lord' is a secondary or substitute name if used absolutely, and a title if qualified ». Ellingworth, « The Lord », 349-350. Ellingworth conclut que si on ne peut pas « simplement » faire une translittération de יהוה *YHWH* à « Yahweh », « une solution générale serait de traduire *YHWH* et *Elohim* par *God* (« Dieu »), avec une note explicative ».

préserve la tradition chrétienne d'associer le caractère sacré au texte par son apparence visuelle³⁶.

Dans le NT, il y a de nombreuses références en grec au tétragramme et un nombre important de traducteurs ont essayé de les retranscrire d'une manière ou d'une autre. Dans notre tradition française l'exemple le plus remarquable serait la traduction française réalisée sous John Darby, probablement donc par William Joseph Lowe et Pierre Schlumberger³⁷. En tout cas, cette traduction importante intègre un astérisque (« *Seigneur ») lorsque les traducteurs étaient convaincus qu'il s'agissait d'une référence au tétragramme³⁸. En espagnol, la *Nueva Traducción Viviente* (NTV) met « el SEÑOR » avec ses petites majuscules lorsque le NT cite l'AT avec une mention du tétragramme. Des traductions tchèques et basques arrivent à distinguer entre les référents Dieu et Christ lorsqu'il est question de « le Seigneur »³⁹. Enfin, Vasileiadis et Gordon (2019) retracent les versions multiples au fil des siècles qui ont tenté, chacune à leur tour et à leur façon, de faire pareil⁴⁰. Ce n'est pas pour rien que toutes ces tentatives de reconnaître le tétragramme dans le NT nous précèdent, mais il faut toutefois préciser des critères d'identification. Il y en a au moins quatre et souvent ils se présentent en même temps :

- Est-ce qu'il se situe dans une citation de la Septante qui se réfère au tétragramme ?
- Est-ce qu'il s'agit d'une locution associée au tétragramme⁴¹ et qui relève de la Septante ? (Surtout au génitif : le nom, la main, la maison, le chemin, l'ange, le jour de κυρίου *kuriou*)
- L'article est-il absent ?
- Est-ce que le contexte relève d'un récit ou d'une illustration de l'AT ?

³⁶ Cela est occasionnellement repris aussi dans la traduction biblique française en certaines versions par « SEIGNEUR » (comme NBS et PDV2017).

³⁷ Hypothèse fondée sur une pratique irrégulière entre les différentes langues dans lesquelles Darby a traduit. Remarquer tout de même la mise entre crochets de l'article définit *the* en anglais : “blessed [be] he that comes in [the] Lord’s name.” (Marc 11.9, Darby).

³⁸ A titre d'exemple : « car les yeux du *Seigneur sont sur les justes et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ; mais la face du *Seigneur est contre ceux qui font le mal ». (1 Pi 3.12, Darby-français).

³⁹ Ellingworth, « The Lord », p. 350.

⁴⁰ Vasileiadis, Pavlos D. & Gordon, N. (2019) *Transmission of the Tetragrammaton in Judeo-Greek and Christian Sources*, Accademia: Revue de la Société Marsile Ficin 18 (2019) [in press]. pp. 7–10. Il est curieux qu'ils ne notent pas la traduction de Peterson et son application de « God » pour les références au tétragramme, même si ce dernier passe le « o » et « d » en minuscules. Voir note 42.

⁴¹ Nous pourrions la désigner comme une « unité phraséologique ».

Nous pouvons donc nous appuyer sur cette base, ces antécédents et sur la solution bien rodée de *The Message* pour employer « DIEU »⁴² dans le NT et le déployer dans les cas où ces critères se réunissent⁴³.

Marc 11.9 pourrait donc se traduire ainsi :

Béni soit celui qui vient au nom de DIEU [ἐν ὀνόματι κυρίου *en onómati kuriou*] !

C'est une citation de la Septante (Ps 118.25-26). Ἐν ὀνόματι κυρίου *en onómati kuriou* est une unité phraséologique bien établie pour le tétragramme (17 instances dans la LXX dans la version complète de cette locution et 49 fois pour ὀνόματι κυρίου *onómati kuriou* sans le ἐν *en*). Ensuite, κυρίου *kuriou* est sans article. Enfin, le rattachement de l'événement décrit au temps de l'AT passe automatiquement par la citation.

Nombreuses sont les traductions qui reconnaissent l'inférence au tétragramme dans les récits à propos de la naissance du Messie, forts en accomplissements de promesses de l'AT et porteurs d'unités phraséologiques de κύριος *kurios* connues de la Septante, sans avoir forcément recours au critère de citation :

À son réveil, Joseph fit ce que l'ange de DIEU [ὁ ἄγγελος κυρίου *ho angelos kuriou*] lui avait ordonné et il prit sa femme chez lui. (Matt 1.24)

Ailleurs, d'autres critères sont réunis. 2 Cor 3.16-18 est un passage important avec cinq allusions au tétragramme. Il ne porte pas de citation directe, mais la façon dont Paul applique les critères d'omission de l'article, son utilisation d'unités phraséologiques de κύριος *kurios* identifiables, la précision claire du contexte enraciné dans l'AT (2 Cor 3.13-15) et la concentration des cinq instances (sans parler de la connaissance marquée de Paul de la Septante) nous permettent toutefois un constat évident : cinq inférences claires au tétragramme.

⁴² Qu'elle soit consciente ou inconsciente, la décision de Peterson de « dévaloriser » la mise en majuscules se doit sans doute à la déférence habituelle à la tradition (comme de *LORD* à *Lord*). Cependant, ceci est coûteux. Ellingworth, « The Lord », p. 350) signale les inconvénients théologiques de dévaloriser le Dieu du nouveau testament, qui « même dans les citations de l'ancien testament, n'a jamais plus que sa lettre initiale mise en capitales. Les implications théologiques de ceci sont sûrement catastrophiques ».

⁴³ Il n'est pas question de suggérer que le référent de κύριος *kurios* est toujours une simple affaire. Le livre le plus complexe à ce niveau est sans doute celui des Actes avec notamment moins de critères en évidence pour identifier l'allusion éventuelle au tétragramme, surtout au vu des variantes textuelles dans la transmission (qui peuvent même jouer sur l'omission de l'article). Pour une excellente discussion et mise en garde à ce sujet, on ne peut se passer de l'article de Larry Hurtado, « God or Jesus? Textual Ambiguity and Textual Variants in Acts of the Apostles » in *Texts and Traditions: Essays in Honour of J. Keith Elliott*, sous dir. Peter Doble et Jeffrey Kloha, Leiden/Boston : Brill, 2014, pp. 239–54.

...lorsque quelqu'un se convertit à DIEU [πρὸς κύριον *pros kurion*⁴⁴], le voile est enlevé. Car, qui dit DIEU dit l'Esprit [ὁ δὲ κύριος τὸ Πνεῦμά ἐστιν *ho de kurios to pneuma estin*], et là où est l'Esprit de DIEU [Πνεῦμα κυρίου *pneuma kuriou*⁴⁵], là est la liberté. Nous tous qui, sans voile sur le visage, contempons comme dans un miroir la gloire de DIEU [δόξαν κυρίου *doxan kuriou*], nous sommes transformés à son image, de gloire en gloire, par l'Esprit de DIEU [ἀπὸ κυρίου πνεύματος *apo kuriou pneumatos*⁴⁶]⁴⁷.

Des distinctions « Monsieur »/« Maître »

L'un des défis en traduisant le tétragramme de cette façon, c'est comment traduire κύριος *kurios* en tant que titre de Jésus ⁴⁸? D'abord, nous supposons que lorsque les auteurs du NT étaient convaincus des prérogatives et règne divins de Christ, ils ne faisaient pas référence au tétragramme à chaque fois qu'ils mentionnaient *leur* κύριος *kurios*, Jésus. Nous convenons plutôt qu'ils faisaient appel via κύριος *kurios* au champ étendu de la déférence qui était déjà bien établie dans la société hellénistique. Cela nous libère ici à distinguer les différents contextes relationnels autour de Jésus et traduire en conséquence :

Quelqu'un lui dit : « Monsieur, n'y a-t-il que peu de gens qui soient sauvés ? » (Luc 13.23)

Un autre, parmi les disciples, lui dit : « Maître, permets-moi⁴⁹ d'aller d'abord enterrer mon père ». (Matt 8.21)

⁴⁴ πρὸς κύριον *pros kurion* revient 139 fois dans la Septante ; πρὸς τὸν κύριον *pros ton kurion* ne revient que 5 fois pour יהוה *YHWH*.

⁴⁵ Πνεῦμα κυρίου *pneuma kuriou* s'emploie 86 fois dans la Septante ; Πνεῦμα τοῦ κυρίου *pneuma tou kuriou* jamais.

⁴⁶ ἀπὸ κυρίου s'emploie 23 fois dans la Septante ; ἀπὸ τοῦ κυρίου 6 fois hors Job.

⁴⁷ En cohérence avec la logique de la SG21, BAN (en français), KJV, NKJV, CEV, GNT, ISV, DRB, YLT (en anglais). Il est vrai que traduire de cette façon implique une répétition exacte en verset 18 du Πνεῦμα κυρίου *pneuma kuriou* de verset 17b, mais la répétition en langue cible est simplement considérer que l'équivalence que Paul a soulignée entre κύριος *kurios* et son Πνεῦμα *pneuma* en verset 17a est acquise. Une fin de phrase plus simple encore serait de terminer par « de gloire en gloire, par lui », selon la logique de la PDV. Cela serait possible aussi puisque, encore une fois, l'équivalence directe entre κύριος *kurios* et son Πνεῦμα *pneuma* a déjà été posée.

⁴⁸ C'est bien de noter que les auteurs du NT ont évité d'accorder à Jésus d'autres titres d'autorité de l'époque, qui sont traduits différemment en français lorsqu'ils désignent d'autres personnages bibliques. Une des raisons crédibles données par Ellingworth, (« Translating », p. 135) pour ce retenu est que ce sont des positions plus fixes et qui connotent non seulement supériorité mais aussi une redevabilité à des positions d'autorité encore plus haute dans la hiérarchie implicite.

⁴⁹ Le tutoiement entre les personnes de niveaux hiérarchiques différents a soulevé de la discussion en France et devrait être soigneusement étudié pour son application entre Jésus et ses disciples. Déjà, si nous voulions insister sur le fait que le vouvoiement s'attache systématiquement à des relations de respect et/ou d'autorité, nous sommes, une fois de plus, face à une difficulté avec « Seigneur, tu ». Heureusement, les études linguistiques montrent une certaine ambiguïté qui pourrait servir à la problématique de rendre un Jésus à la fois proche et en position d'autorité. Alex Albert note en particulier que « les ambiguïtés du tutoiement demeurent donc au travail. Un tutoiement réciproque

Comme « Chef », « Maître » est donc indicatif d'une relation de déférence plus pérenne qui dépasse largement celle de la simple politesse.

Autorité sous forme grammaticale autre que titre

Dans les textes du NT nous voyons que κύριος *kurios* souligne l'autorité par ce qui est en fin de compte un titre. Toutefois, l'histoire linguistique du terme nous indique qu'avant cette époque il fonctionnait d'abord comme adjectif⁵⁰. En français aussi, on aime varier les façons dont on communique l'autorité et on intègre des formes verbales, comme dans l'exemple suivant :

En effet, le Fils de l'homme a l'autorité sur le sabbat. (Matt 12.8)

Si on laisse le contexte nous conduire vers des formes contemporaines équivalentes, on pourrait légitimement en arriver là. Ici, Jésus se défend contre des critiques assez minutieuses (même si elles portent sur des conséquences radicales pour les personnes guéries) et qui relèvent de la loi, d'où « l'autorité ».

Autorité royale

L'application de la méthode à l'histoire de l'ânon dans l'évangile de Marc est particulièrement intéressante. Dans ce récit qui prépare l'entrée triomphale de Jésus, il est question de souligner la royauté de Jésus. Qui dit exalter dit (sans besoin de le dire) en haut. « Son Altesse » (et encore plus *His Highness*) pourrait très bien préparer dans l'esprit de l'auditeur une connexion entre l'exaltation de Jésus en tant que roi terrestre et son exaltation future en tant que roi divin (voir ci-dessous). Une autre possibilité en français plus répandue mais dans le même esprit serait « Sa Majesté » :

Si quelqu'un vous demande : « Pourquoi faites-vous cela ? » répondez : « Sa Majesté en a besoin ». (Marc 11.3)

Ensuite, l'autorité royale de Jésus est également présente lorsque le lecteur décèle l'alliance du peuple de Dieu exprimée envers leur Roi-Messie. Comme principe, on pourrait donc souvent retenir « notre Roi » pour κυρίου ἡμῶν *kuriou hêmôn* (« notre Seigneur »). Exemple :

entre un responsable et son subordonné peut marquer une certaine proximité, une solidarité par-delà les niveaux hiérarchiques ». D'ailleurs, Albert remarque également que le tutoiement de son chef se fait surtout lorsqu'ils sont de la même génération (71%), ce qui est représentatif des âges approximatifs de Jésus et des disciples. Alex Albert, « Tutoyer son chef. Entre rapports sociaux et logiques managériales », *Sociologie du Travail* 61.1 (2019) <http://journals.openedition.org/sdt/14517> ; DOI : 10.4000/sdt.14517.

⁵⁰ Harold J. Greenlee, « Kurios "Lord." », *The Bible Translator* 1.3 (1950), pp. 106–109.

... ces hommes qui ont livré leur vie pour le nom de Jésus-Christ notre Roi. (Act 15.26)

Autorité suprême terrestre (« Seigneur des seigneurs »)

D'un point de vue biblique, le « Seigneur des seigneurs » était normalement Dieu lui-même (Deut 10.17, Ps 136.3), mais il est clair que κύριος τῶν κυρίων *kyrios tōn kuriōn* aurait pu également se référer à des monarques qui, par leurs conquêtes et négociations, ont réussi à se mettre au-dessus des autres rois hiérarchiquement⁵¹. Une autorité suprême dirigeant d'autres commandants peut être traduit par « Commandant en Chef » (et « Commander-In-Chief »). Ce titre désigne bien un statut supérieur⁵² et désigne une fonction opérationnelle qui semble être importante. Le voici en 1 Timothée :

Je t'ordonne de garder le commandement reçu en vivant sans tache et sans reproche. Faites-le jusqu'à ce que Dieu, au moment voulu, renvoie Jésus-Christ notre Roi et le révèle comme le bienheureux et seul souverain, le Roi des rois et Commandant en Chef [κύριος τῶν κυριεύοντων *kurios tōn kurieuontōn*]. (1 Tim 6.13-15)

Autorité cosmique-divine assumée par Jésus le ROI

Cette sixième rubrique illustre bien comment la méthode peut intégrer et articuler les diverses expressions de déférence. Si selon des critères contextuels bien définis nous désignons κύριος *kurios* parfois par « DIEU » – celui qui est identifié le plus souvent comme Père de Jésus⁵³ – comment pouvons-nous désigner l'autorité divine identique qui est conférée entre eux ? En jouant sur la capitalisation de DIEU et le statut royal de Jésus comme « Roi », cette proposition permet l'emploi de « ROI » (en petites majuscules) lorsque le contexte le permet. Nous pourrions donc lire en Actes 2 :

Ce Jésus que vous avez crucifié, c'est celui que Dieu a oint et couronné pour régner comme ROI. (Actes 2.36)

Nous pourrions supposer que les introductions aux épîtres laissent ouvert la possibilité d'étendre l'autorité de Jésus à ce niveau ultime :

⁵¹ Le titre « roi des rois » est accordé à Artaxerxés et Nebucadnetsar, par exemple.

⁵² « Commandant en Chef », il est donc affirmé, évite la préférence d'Ellingworth, « Translating », p. 138) en faveur d'un langage de leadership au lieu d'un langage de commande, puisque dans sa forme suprême, « commandant » ne projette pas sur le texte, à mon sens et dans cette instance, « des présuppositions d'une sorte de société différente [non-démocratique] ».

⁵³ Une autre façon intéressante d'exprimer cette relation est donné par Andy Warren-Rothlin avec « Jésus ben Yahweh » : Andy Warren-Rothlin, « Le Nom propre et les titres de Dieu », *Le Sycamore* 11.1 (2017), p. 18.

Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ le Roi ! (Phil 1.2)

Pour reprendre le critère d'unités phraséologiques de κύριος *kurios* reconnaissables et la rubrique actuelle de rapprochements entre Dieu et Christ, il faudrait aussi rester attentifs lorsque ces unités sont appliquées à Jésus. Ici en 1 Cor 5, nous avons ἡμέρα τοῦ κυρίου *hêméra tou kuriou*, qui relève d'une expression qui revient plusieurs fois dans les livres prophétiques de la Septante⁵⁴. Nous pourrions donc transmettre la pensée avec justesse par :

...Afin que l'esprit soit sauvé au grand jour du ROI. (1 Cor 5.5)

D'autres options contextuelles

Nous pouvons passer par des exemples qui font appel à d'autres éclairages contextuels. L'auteur des Hébreux, par exemple, discute de l'autorité sacerdotale et de la place de Jésus dans cette lignée, ce qui peut s'exprimer ainsi :

De fait, il est parfaitement clair que notre Grand Prêtre est issu de Juda, tribu dont Moïse n'a absolument pas parlé concernant la fonction de prêtre. (Hébr 7.14)

L'application de notre méthodologie en 2 Thessaloniens peut nous fournir un exemple similaire, cette fois-ci en rappelant une autre thématique de l'AT : celle de la paix lorsque l'autorité de Dieu est respectée. Le développement de « Prince de la paix » (És 9.6) ne serait sûrement pas traité envers ὁ κύριος τῆς ειρήνης *ho kurios tes eirênês* ici :

Que le Prince de la paix vous donne lui-même la paix en tout temps et de toute manière ! (2 Thess 3.16)

Contextualisation et démythification du ἐν κυρίῳ en kuriô de Paul⁵⁵

Dans cette huitième rubrique, il sera question de propositions plus sensibles encore au contexte. Non seulement nous devons continuer à répondre aux mêmes problématiques qui font appel à notre méthode partout ailleurs, mais nous sommes aussi obligés de capturer (ou libérer) la pensée de Paul exprimée une cinquantaine de fois par ἐν κυρίῳ *en kuriô*⁵⁶. Campbell (2012) permet de situer cet ἐν *en* dans un

⁵⁴ 16 fois au total dans la LXX : ἡμέρα τοῦ κυρίου *hêméra tou kuriou* 5 fois ; ἡμέρα κυρίου *hêméra kuriou* 11 fois.

⁵⁵ La version française adaptée dans cette rubrique est celle de la PDV.

⁵⁶ Sauf une instance en Apoc. 14.13, presque toutes les instances de ἐν κυρίῳ *en kuriô* sont pauliniennes. Pour un bon traitement de ἐν κυρίῳ *en kuriô*, qui est également sensible au besoin de l'interpréter contextuellement, il est bien de consulter Constantine Campbell : Campbell, C. R. (2012) *Paul and Union with Christ : an Exegetical and Theological Study*, Zondervan Publishing House, Grand Rapids :

discours théologique plus large de Paul qui l’emploie pour développer l’union entre l’Église et le Christ (et entre le Père et le Fils). Pour nos fins, nous pouvons retenir que Campbell ne propose à aucun moment qu’une simple phrase telle que *in the Lord* (« dans le Seigneur ») suffit pour bien rendre la pensée dans chaque contexte. En effet, il y a peut-être déjà une plus grande sensibilité au contexte dans les versions françaises que dans les versions anglaises à ce besoin, puisque ces premières s’autorisent parfois à varier certaines prépositions employées devant « le Seigneur » pour représenter le *ἐν en*, tel que « pour le Seigneur ».

Comme précédemment, les suggestions suivantes ne sont que des propositions, mais elles servent à démontrer la faisabilité de la méthode. Elles témoignent du besoin d’un traitement spécifique à chaque fois⁵⁷.

Saluez Tryphène et Tryphose, sans oublier ma chère amie, Perside – elles travaillent beaucoup pour le Maître, surtout Perside. (Rom 16.12)

Saluez Rufus, que le Maître a choisi, et saluez sa mère... (Rom 16.13)

Je vous salue, moi, Tertius, qui ai écrit cette lettre, au nom du Maître. (Rom 16.22)

C’est en lui que toute construction bien coordonnée s’élève pour être un sanctuaire saint à DIEU. (Éph 2.21)

Quel avenir pour « Seigneur » ?

Une dépendance diminuée d’un terme français unique pour un terme grec si riche en sens commence à paraître non seulement nécessaire mais faisable. Au vu de l’usage de « Seigneur » aujourd’hui, il serait pourtant envisageable de retenir le terme dans au moins deux scénarios nouveaux.

D’abord, il peut servir pour désigner certains personnages « méchants » bibliques : Seigneur Pharaon, Seigneur Ahaz, Seigneur Hérode, par exemple. Deuxièmement, « Seigneur » pourrait servir pour référer à une forme d’autorité d’antan, tel que lorsque les auteurs du NT prennent des exemples qui remontent à plusieurs centaines d’années avant leur époque. Dans ce cas, un usage vieilli de

MI. C’est un peu dommage que Campbell ne semble pas avoir reconnu l’association éventuelle de *ἐν κυρίῳ en kuriō* au tétragramme, ne serait-ce qu’une faible possibilité. Avec vingt instances de *ἐν κυρίῳ en kuriō* (face à cinq pour *ἐν τῷ κυρίῳ en tō kuriō*) au sein de la Septante on s’approche à ce qu’on peut considérer comme une unité phraséologique associable au tétragramme, ce qui pourrait avoir un impact sur notre analyse dans cette rubrique pour établir la pensée d’un lecteur de la Septante si attentionné que Paul. Cependant, étant donné le comportement grammatical des textes à parfois rendre des noms normalement articulés sans l’article après *ἐν en*, il serait judicieux à simplement noter cette possibilité pour l’étudier ultérieurement.

⁵⁷ On peut observer qu’il n’existe pas deux traitements identiques à *ἐν κυρίῳ en kuriō* dans la proposition anglaise complète de réévaluation de *Lord*, Bainbridge (2018–2020).

« Seigneur » pourrait bien convenir, tel qu'en traduisant 1 Pi 3.5–6, avec les guillemets inclus (« C'est ainsi que les femmes saintes qui espéraient en Dieu se paraient autrefois. Elles se soumettaient à leur mari comme Sara, qui a obéi à Abraham en l'appelant son "seigneur" »).

Conclusion

Il a été clairement démontré comment l'utilisation contemporaine du terme « Seigneur », sa résilience au sein du christianisme et sa grammaire – posent trois problèmes fondamentaux pour la traduction biblique dite fonctionnelle. D'ailleurs, nous avons montré que les méthodes fonctionnelles contextuelles pourront réussir avec κύριος *kurios* et que nous pouvons rapprocher nos lecteurs à la compréhension hétérogène de l'époque.

Il pourrait néanmoins y avoir un souci de perte en cohésion si l'autorité est rendue par la méthode fonctionnelle. Mais nous pouvons nous rassurer que l'unité conceptuelle des termes soit toutefois garantie lorsqu'ils sont réunis dans la personne de Jésus Christ. Une cohésion visuelle peut par ailleurs être assurée par une mise en majuscules occasionnelle d'un terme comme « ROI » lorsque le contexte permet un tel traitement. Enfin, nous avons vu que des liens entre les catégories de déférence peuvent se faire.

Ainsi, la traduction biblique pourra assurément nous aider tous. Que l'on soit des acteurs de la traduction biblique ou de l'Église au sens large, ce travail peut nous soutenir si nous allons faire face au défi colossal de mieux véhiculer les thématiques d'autorité au cœur du message biblique.